

à « La Femme », dans laquelle l'héroïne se sent « sur le point d'entrer en servitude¹⁴⁸ » en devenant la maîtresse d'un homme marié. Le titre de la nouvelle nous incite à trouver à l'« instant psychologique » une dimension argumentative ou exemplaire (les trois épiphanies séparées ne seraient-elles pas liées par quelque chose ?). La thématique des trois âges de la vie établit des continuités et non des ruptures. Premier constat : l'incompréhension, la dépendance et la domination s'avèrent inhérentes à toute relation interpersonnelle. En se concentrant sur des épiphanies survenues aux points de contact de trajectoires croisées, Egerton fait aussi apparaître une culture relationnelle et une éthique féminines partagées, qui justifient l'importance du soutien des femmes entre elles. À la fin de la nouvelle, la femme aux yeux gris vient lui rendre visite, non pour lui lancer la pierre, mais pour trouver du réconfort : n'ayant pu épouser l'homme qu'elle aimait, elle a consenti à un mariage arrangé dont elle vient de s'extraire par une séparation. Contrairement aux pratiques en usage en Irlande, cette femme a insisté pour que soient appliquées les lois qui l'autorisent à conserver l'argent hérité de sa tante, ce qui lui a permis de gagner son indépendance. « L'argent représente une grande puissance pour une femme, et j'étais plus savante qu'auparavant : je savais comment en faire usage¹⁴⁹. » Les potentialités érotiques des relations féminines sont alors actualisées et stimulées par le souvenir de leur réalisation dans la première partie de la nouvelle, lorsque la jeunesse des héroïnes les rendait permmissibles.

Dans *The Wing of Azrael* (1889), Mona Caird a mis des mots précis et une figure sur les amitiés « qui jouent un si grand rôle dans l'existence d'une fille, et perdurent parfois pendant les années plus sombres de l'adulte, comme une source permanente de joie et de réconfort¹⁵⁰ ». Dorothy, la benjamine du Pasteur, est différente des autres : elle déchire ses robes et refuse de se plier à aucune loi. En voyant Viola pour la première fois, elle ressent un véritable coup de foudre envers celle qui diffère tant des autres femmes mariées. La voix narrative professe alors sa foi en des amitiés qui permettent aux femmes de voir au-delà de l'horizon matrimonial.

148 “[N]ow, perhaps, she is to go into bondage” (D 24).

149 “There is great power in money to a woman, and I knew more than before – I knew how to use it.” (D 57)

150 “those happy friendships which play so large a part in a girl's existence, and which sometimes last on through the more sombre years of womanhood as a never-failing solace and joy” (WA 173).

Of all vulgar errors, that is the vulgarest which supposes young women to be interested and attracted solely and chiefly by young men. There is no feeling more intense and romantic, in its own way, than the devotion of a girl to a woman a little older than herself. No lover ever admired more enthusiastically or worshipped more devoutly. Dorothy had already entered upon the first stage of such an experience. (DD 173)

« De toutes les erreurs, la plus vulgaire consiste à supposer que les jeunes femmes ne s'intéressent qu'aux hommes et ne sont attirées que par eux. Il n'y a pas de sentiment plus intense et plus romantique, à sa façon, que la dévotion d'une jeune fille pour une femme un peu plus âgée qu'elle-même. Aucun amant n'a jamais consacré une admiration aussi enthousiaste et une adoration dévouée à l'objet aimé. Dorothy venait d'entrer dans la première phase de cette expérience. »

Cette définition des amitiés féminines ne suggère ni la perversion ni l'inexistence du sentiment amoureux pour un homme, mais elle laisse peu de place à la réciprocité et évoque l'amour fasciné de l'auteure pour sa propre créature. Lorsque Viola se résout à fuir son mari avec celui qu'elle aime, Harry, elle partage ce secret avec Dorothy. Dans une scène d'adieux déchirants, Dorothy professe six fois un amour que l'acte transgressif de Viola n'a pas remis en question. En réponse, Viola lui donne un « long baiser, triste et tendre » que Dorothy lui rend « avec passion » (DD 292). Ignorant la présence de Dorothy, Harry embrasse alors Viola. L'épisode à sensation donne lieu à une interaction rare et intéressante entre trois personnages, dont deux se partagent l'affection d'une femme, mais le baiser donné par Viola ressemble à « un baiser d'adieu, donné sans espoir » (292). Comme l'amour de Cecilia pour Alice et de Charlotte pour Beth, la relation qui lie Dorothy à Viola est unilatérale, temporaire et sans issue, et c'est aussi ce qui favorise sa prise en compte dans le roman.

The Daughters of Danaus ne développe pas les riches suggestions introduites dans *The Wing of Azrael*. Ce type d'amour n'est pas évoqué, mais la réussite du roman tient à la façon dont Caird tisse, préalablement au déroulement de l'intrigue matrimoniale, un réseau d'amitiés féminines qui soutient une série de débats nuancés. Hadria croise dans la campagne Valeria Du Prel, romancière qui « vit dans toutes les directions » et « l'enveloppe littéralement dans son atmosphère privée et particulière » (DD 56). De son côté, Valeria s'émerveille des ressources intérieures de cette jeune fille qui n'a jamais quitté le domicile familial : « Miss Du Prel regardait souvent sa compagne avec étonnement. “Mais

d'où viens-tu ?" s'exclama-t-elle un jour. "On dirait que tu as vécu plusieurs vies ; tu sembles avoir des choses une *connaissance* si intime, si nuancée¹⁵¹ !" » Les deux femmes sont des modèles et un soutien mutuels, mais n'hésitent pas à se formuler leurs désaccords. Cette amitié de grande qualité ne débouche pas sur des affinités électives, car la sympathie féminine se trouve canalisée vers ce qui est étranger à soi. Après l'avoir conduite à la rébellion personnelle, la conscience féministe de Hadria prend la forme d'un sentiment de solidarité féminine qui dépasse les barrières des classes. Comme d'autres Nouvelles Femmes, elle retourne à l'église, non par sentiment religieux, mais pour se rapprocher de ses semblables. Au seuil final du récit, on trouve l'unique occurrence du mot « fraternité » (*brotherhood*) mais, insensiblement, la focalisation se déplace sur les femmes :

This sense of brotherhood was strongest with regard to the poorer members of the congregation : the labourers with their toil-stained hands and bent heads, the wives, the weary mothers, their faces seamed with the ceaseless strain of child-bearing, and hard work, and care and worry. In their prematurely ageing faces, in their furrowed brows, Hadria could trace the marks of Life's bare and ruthless hand (...)

And the same savage story was written, once more, on the faces of the better dressed women : worry, weariness, apathy, strain (...)

And on these faces, there was a certain pettiness and coldness not observable on those of the poorer women.

Often, when one of the neighbours called and found Hadria alone, some chance word of womanly sympathy would touch a spring, and then a sad, narrow little story of trouble and difficulty would be poured out ; a revelation of the bewildered, toiling, futile existences that were being passed beneath a smooth appearance ; of the heart-ache and heroism and misplaced sacrifice, of the ruined lives that a little common sense and common kindness might have saved ; (...) the burdened existences agonizing to give birth to new existences, equally burdened, which in their turn, were to repeat the ceaseless oblation to the gods of Life. (DD 465-466)

« Elle éprouvait un sentiment de fraternité plus grand envers les membres les plus pauvres de la congrégation : les paysans aux mains encrassées par l'ouvrage et aux yeux baissés, les épouses, les mères fatiguées, le visage marqué par le labeur de la maternité, l'épuisement, les tourments et l'inquiétude. Dans leur visage prématurément vieilli et sur leur front anxieux, Hadria pouvait lire les traces que la Vie avait inscrites à main nue, sans vergogne. (...)

151 "Miss Du Prel used often to look at her companion in amazement. 'Where did you come from?' she exclaimed on one occasion. 'One would suppose you had lived several lives; you seem to know things in such a subtle, intimate fashion!'" (DD 58)

Et cette même histoire cruelle était écrite sur le visage des femmes mieux vêtues : l'inquiétude, l'apathie, les tensions (...)

Mais sur ces visages-là, on lisait aussi une mesquinerie et une froideur qu'on ne voyait jamais sur ceux des femmes pauvres.

Souvent, lorsqu'une voisine frappait chez Hadria et la trouvait seule, un mot de sympathie prononcé par hasard touchait une corde sensible et libérait le bref et triste récit de leurs difficultés et de leurs problèmes. Derrière une apparente harmonie se cachaient des vies confuses, laborieuses mais futiles, des souffrances, de l'héroïsme et des sacrifices inutiles, des vies ruinées qu'un peu de bon sens et de gentillesse auraient pu sauver ; (...) des existences pesantes condamnées à donner la vie à des existences tout aussi pesantes, qui se transformaient en perpétuelles oblations aux dieux de la Vie. »

Ce passage lyrique, qui pose un accord conclusif sur le roman, entre en résonance avec *Keynotes* et *Discords* d'Egerton, publiées au même moment. Le lien musical est d'ailleurs explicite car Hadria sort de l'ombre une « pièce lugubre, au caractère étrangement moderne » composée dans sa jeunesse (DD 467). Caird fait basculer le sort et l'œuvre de son héroïne en dehors d'elle-même, et quelques pages plus loin, elle introduit l'idée de solidarité féminine :

"A spirit of sisterhood among women would have sadly upset the social scheme, as it has been hitherto conceived. Indeed the social scheme has made such a spirit well-nigh impossible. (...) I wish the moment of sisterhood were a little nearer."

"Heaven hasten it!" cried Alghitha. (DD 473)

« Un esprit de solidarité féminine aurait sérieusement bouleversé l'ordre social, tel qu'il a été établi. Mais l'état actuel des choses rend impossible un tel esprit. (...) Je souhaite que vienne l'époque de la solidarité.

– Puisse Dieu en hâter la venue ! s'écria Alghitha. »

Ce passage est fidèle à l'esprit de cette période de transition au cours de laquelle le féminisme perd progressivement son identité bourgeoise¹⁵². La sympathie, la solidarité, l'expansion hors de soi par empathie avec le sort des autres sont la note finale commune des romans de la Nouvelle Femme écrits par des femmes. On se souvient des techniques de Lyndall pour élargir son âme et de ses aspirations à devenir actrice pour cette raison (SAF 182-183). Lorsque se clôt le roman, les aspirations de Beth la portent à « vivre pour les autres » avec pour projet non seulement de

152 "[F]eminism (...), for the first time, lost its largely middle-class identity", Barbara Caine, *English Feminism, op. cit.*, p. 132.